James W. MORRIS, *The Wisdom of the Throne, an introduction to the philosophy of Mulla Sadra*. Princeton N.J., Princeton University Press, 1981. XIII-276 p.

La « Sagesse du Trône » (*al-ḥikma al-ʿaršiyya*) constitue l'une des œuvres principales du philosophe iranien Ṣadr al-dīn al-Šīrāzī, surnommé Mollā Ṣadrā (m. en 1050/1641), ce, non tant par son volume, qui reste très inférieur au monumental *al-Asfār al-Arbaʿa,* que par son caractère très dense et synthétique. Il présente donc, comme le souligne J.W. Morris, une excellente introduction à une œuvre philosophique encore peu accessible et souvent ardue.

La pensée de Mollā Ṣadrā, que les travaux de H. Corbin ont déjà contribué à faire connaître, est remarquable précisément en tant que confluent de plusieurs courants philosophiques et mystiques des siècles précédents. Son but ultime est en effet de mener le disciple sur la voie de la réalisation spirituelle (*taḥqīq*) et de la connaissance illuminative (*maʿrifa*), dans une visée où l'empreinte du soufisme — et nommément d'Ibn ʿArabī — est très sensible. Mais M.S. intègre dans ses exposés des éléments de la *falsafa* avicenienne, dotant ainsi le projet mystique d'une armature philosophique structurée. Il a par ailleurs recours à la thématique et au vocabulaire technique du *kalām,* non qu'il en adopte les principes, mais pour rendre son discours accessible à des lecteurs plus littéralistes, ayant besoin de démonstrations dialectiques. Et, enfin, l'imamologie propre du chiisme duodécimain vient couronner ce vaste édifice.

Mais la synthèse sadrienne n'a rien d'une banale reprise « pédagogique » d'éléments de la pensée islamique classique : philosophe vigoureux et créateur, théologien passionné et profond spirituel, M.S. a produit une œuvre originale, féconde et d'une envergure considérable. Vivant à une époque où le chiisme, imposé comme doctrine officielle par les Séfévides, devenait progressivement le domaine d'un clergé d'une orthodoxie et d'un juridisme souvent très littéralistes et étroits, il a tenté de démontrer la légitimité d'une religion ouverte à la fois à plusieurs dimensions, et où la connaissance illuminative garde une place axiale.

La « Sagesse du Trône » reprend l'essentiel des thèmes concernés :

1) *Al-mabdaʾ,* soit : Dieu, Ses Attributs, Ses Noms ... la définition de l'être — l'ontologie étant peut-être la partie la plus originale de l'œuvre de M.S. — la cosmogonie, etc...

2) *Al-maʿād,* avec la doctrine de l'âme, de ses facultés, ses rapports avec le corps, etc... et l'eschatologie avec toutes les questions qu'elle implique. Cette dernière partie est du reste la plus développée, et cherche à expliquer chaque détail précis de la tradition musulmane portant sur l'au-delà selon une interprétation spiritualiste mais acceptable pour un Islam plus littéraliste.

La traduction, à la fois précise et agréable, de James W. Morris est accompagnée d'une introduction substantielle, présentant les principaux traits et enjeux de l'œuvre de Mollā Ṣadrā avec une maîtrise et une érudition qui n'excluent nullement la clarté du discours, de sorte que le lecteur non islamisant peut avoir accès à cette importante source de la pensée iranienne. Une abondante

BCAI 2 (1985) J.W. Morris: The Wisdom of the Throne, an introduction to the philosophy of Mulla Sadra, recensé par P. Lory
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

annotation accompagne le texte même, et permet notamment d'interpréter correctement le lexique philosophique très éclectique de l'auteur. Au total, un livre riche, utile et ouvert, où la qualité de l'édition rehausse encore le plaisir de la lecture.

Pierre LORY
(Université de Bordeaux III)

Christian JAMBET, *La logique des Orientaux — Henry Corbin et la science des formes.* Paris, Seuil, 1983, 319 p.

Dans son œuvre pourtant très vaste, et qui n'est encore que partiellement publiée, Henry Corbin ne s'était guère arrêté à développer les implications, pour la philosophie générale, de la démarche des théosophes et mystiques musulmans qu'il avait étudiés. C'est à mettre en relief ces implications que s'est attaché Christian Jambet, dans un essai d'une richesse et d'une fécondité rares en ces temps d'inflation. Reprenant les principales intuitions et réflexions de ces visionnaires et théosophes — parmi lesquels sont évoqués particulièrement Suhrawardī, Ibn ʿArabī, Mollā Ṣadrā et Avicenne — il va en fait bien au-delà d'une simple glose des idées-forces de H. Corbin : il fonde et commente en philosophe l'appréhension « orientale » du réel, et la confronte sur les points les plus fréquents, avec la pensée de plusieurs figures de la tradition intellectuelle occidentale, de Descartes à Marx et Lacan, passant par Kant et Hegel.

Ce que C. Jambet désigne sous le terme de « philosophie orientale » (v. *al-išrāq*) est une attitude et une expérience du monde où l'homme ne se place pas seulement comme sujet d'une pensée dirigée vers les étants concrets particuliers, mais comme le lieu d'une expérience noétique où l'Ame du monde réalise les Formes qui la constituent : le *cogitor* (F. von Baader) s'adjoint au *cogito* cartésien. Les conséquences d'une telle expérience sont reprises en une dizaine de chapitres très denses, où sont abordés, parmi d'autres, deux thèmes fondamentaux :

1. *La nature de la connaissance.* Le problème qui s'était posé dès la naissance de la philosophie, avec en particulier la divergence entre les écoles platoniciennes et aristotéliciennes, s'est poursuivi sous des formes diverses jusqu'à nos jours. H. Corbin a relevé, au cours de nombreux travaux, l'attitude propre des « orientaux », comme Suhrawardī et Ibn ʿArabī, où l'abîme entre l'universel et le particulier est médiatisé par le monde des formes subtiles — le monde imaginal — où l'archétype reçoit une forme, une temporalité et sa singularité (l'Ange n'est pas une simple image), et où, inversement, l'homme terrestre désirant s'éveiller à lui-même peut découvrir la figure qui lui dévoile le sens de sa propre existence, son « ange ». La conscience imaginale chez nos théosophes est donc radicalement étrangère à l'imagination, à la fantaisie au sens courant du terme, car l'image perçue ici est réelle, et à un degré éminent, puisque c'est elle qui investit la conscience imaginale et donne son sens au vécu humain. « Par l'âme qui connaît, le réel *se* connaît, prend conscience de soi. La connaissance est illumination du réel dans la réalité elle-même, elle est lumière se réfléchissant sur la lumière » (p. 38).

BCAI 2 (1985) J.W. Morris: The Wisdom of the Throne, an introduction to the philosophy of Mulla Sadra, recensé par P. Lory
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net